

## Échographies de deux festivals de danse européens

Frédérique Doyon

Number 122 (1), 2007

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16407ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Doyon, F. (2007). Échographies de deux festivals de danse européens. *Jeu*, (122), 163–168.

# Échographies de deux festivals de danse européens

Le Défilé de la Biennale de la  
danse de Lyon, en septembre  
2006. Photo: Christian Ganet.

**D**e la chorégraphie grand public aux avant-gardes, la Biennale de Lyon et le festival DANCE de Munich déploient des visions artistiques diamétralement opposées. Au confluent des deux, les artistes québécois et leur indéniable succès à l'étranger.



Munich et Lyon, deux villes qui se ressemblent à bien des égards. Deux villes riches, héritières d'une ancienne aristocratie, qui tiennent les premiers rangs de leur pays en matière démographique ou économique. En matière de danse toutefois, elles se distinguent en tout point. Autant la Biennale de la danse de Lyon, plus grande manifestation de danse au monde, envahit littéralement la ville pendant trois semaines et se fait une fierté de rallier un très vaste public, autant le festival DANCE, sobre – comme son budget – et conceptuel, tient à inscrire les esthétiques plus radicales à son programme. Les deux événements donnent ainsi un bon aperçu du spectre des festivals offerts en Europe, l'un d'abord soucieux de démocratiser la danse, comme le fait par exemple le festival Dance Umbrella de Londres, l'autre bien résolu à exposer les tendances actuelles, voire celles de demain, tel Impulz Tanz de Vienne ou le défunt Festival international de nouvelle danse de Montréal. Montpellier Danse, manifestation également réputée, se trouve probablement à mi-chemin entre ces deux pôles, en programmant à la fois des compagnies de danse à caractère folklorique et des artistes de l'avant-garde.

Du 9 au 30 septembre dernier, la Biennale de la danse a accueilli près de 50 compagnies issues de 29 villes du monde entier – car la ville était le thème de cette 12<sup>e</sup> édition – qui ont attiré plus de 86 000 spectateurs. Un événement monstre, présenté en alternance avec la Biennale d'art contemporain, tous deux devenus des acteurs économiques majeurs de la région Rhône-Alpes au point de conférer une identité à la

*A Benguer, spectacle de la compagnie burkinabée Faso Danse Théâtre, présenté à la Biennale de Lyon en 2006. Photo : Christian Ganet.*





*Floor of the Forest* (1970),  
chorégraphie de Trisha  
Brown, présentée au  
festival DANCE 2006  
de Munich. Photo : Henry  
Art Gallery.

d'échange, selon ses organisateurs. Avec son budget global de 5,5 millions d'euros, somme dont on ne peut même pas rêver de ce côté-ci de l'Atlantique, on n'en attendrait pas moins... Au programme, on trouve de tout pour tous les goûts, du ballet néoclassique de la Compañía nacional de danza de Nacho Duato (Espagne) au spectacle de tango authentique de l'Union Tanguera (Argentine) en passant par des compagnies contemporaines locales (la lyonnaise Chatha) et internationales (Kim Itoh du Japon, Noland de Turquie), des plus jeunes aux mieux établies. Point culminant de la Biennale, le fameux Défilé réunissait cette année pas moins de 4 500 danseurs et musiciens répartis sur 32 chars et ORNI (Objets Roulants Non Identifiés) qui ont sillonné la ville devant plus de 320 000 spectateurs.

Un mois plus tard, le 28 octobre, de l'autre côté du Rhône à Munich, débutait DANCE 2006, événement biennal également, qui proposait chaque soir un ou deux nouveaux spectacles jusqu'au 12 novembre. Ici, pas de surcharge, mais plutôt le souci de permettre aux spectateurs de tout voir. Le paysage culturel très riche de Munich (en opéra, théâtre, concerts) et l'absence de structures propres à la danse rendent plus difficile la création d'un pôle d'attraction pour cette forme d'art, laquelle – surtout dans sa déclinaison contemporaine – œuvre encore à obtenir ses lettres de noblesse. Au total, 15 spectacles différents, une séance de films et deux installation-performance étaient offerts au public. Une exposition sur le père du happening, Allan Kaprow, se déroulait en marge du festival, organisée en étroite collaboration avec le musée Haus der Kunst. Les 35 représentations munichoises n'ont aucune commune mesure avec les 149 représentations de la Biennale lyonnaise. Mais leurs missions artistiques diffèrent grandement. Plus pointu, DANCE 2006 plonge en profondeur dans le langage spécifique contemporain, explorant ses formes plus radicales, à la jonction d'autres disciplines (théâtre, arts visuels), comme celles de Dave St-Pierre ou Lia Rodrigues, tout en s'appuyant sur les pionniers qui en ont permis le développement, comme

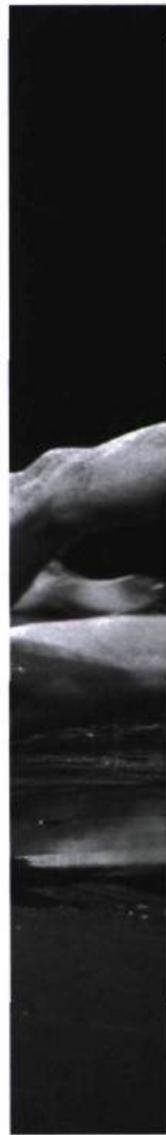
ville de Lyon, qui est en bonne voie de devenir la Mecque de la danse. La tradition de cette forme d'art y est bien ancrée grâce au festival fondé en 1986, mais aussi grâce à l'enracinement d'une institution phare dans la ville : la Maison de la danse, le seul lieu de diffusion consacré essentiellement à la danse en France. Même si, comme toute institution, son rôle est aujourd'hui contesté par les artistes de la nouvelle génération, elle a fidélisé un public qui vient chaque année en plus grand nombre depuis son ouverture en 1980. Parce que l'art ouvre le débat, la Biennale constitue un riche lieu

Trisha Brown ou Allan Kaprow. L'événement juxtapose sans souci de hiérarchisation ou de catégorisation la danse extrême, proche de la performance, aux grands noms de la scène postmoderne et contemporaine, dans une volonté de développer la discipline. Ainsi, tandis qu'à Lyon on s'étend à tous les horizons géographiques, historiques et stylistiques de la danse, à Munich, on creuse la filière contemporaine, qui a intégré les traditions pour mieux les dépasser, qu'elle se décline au sud, au nord, en Occident ou en Orient.

### **Voyage géographique et avant-gardes**

Ces deux visions offrent chacune leurs avantages. La Biennale de Lyon se révèle un véritable voyage à travers des contrées souvent inconnues. L'événement se met non seulement au diapason de l'élargissement politique de l'Europe en conviant des compagnies est-européennes, mais il s'ouvre également aux artistes émergents de l'Afrique, de l'Asie et de l'Amérique du Sud. La danse sud-américaine, vers laquelle Montréal se tourne davantage depuis quelques années, se déployait notamment dans toute son éclatante diversité. On a vu l'Argentine du tango avec Union Tanguera et la plus contemporaine avec Edgardo Mercado qui fait un usage abondant – voire abusif! – de la lumière et de la vidéo pour incarner la théorie des fractales du mathématicien Benoît Mandelbrot. Le Brésil se conjugait sur tous les modes, des danses latines de salon abordées avec humour par la troupe Mimulus Cia de Dança au hip-hop et capoeira des favelas de Rio avec la Companhia urbana de dança en passant par les lignes épurées, architecturées de l'Atelier de Coregrafia. *Frenesi* de la compagnie l'Explose de Bogota, qui explorait le rituel tauromachique comme métaphore de la violence, de l'érotisme et de la mort, a d'ailleurs constitué l'un des temps forts du festival. Mais le voyage le plus fécond reste celui de l'Afrique à cause des liens artistiques qui se tissent depuis des années entre les chorégraphes de ce continent et ceux de l'Europe. Jean Tamba présentait la nouvelle création de sa compagnie la 5<sup>e</sup> Dimension. Celui qui dirige le festival Faay Fecc (« viens danser » en wolof) à Dakar, depuis sa création en 2001, a dansé avec l'Allemande Suzanne Linke dans *Le coq est mort* que présentait d'ailleurs le FIND en 1999. Salia Sanou et Seydou Boro de la compagnie Salia ni Seydou, qui avaient aussi séduit le public du FIND la même année, revenaient triompher à la Biennale, forts d'une longue relation artistique avec la chorégraphe française Mathilde Monnier. Mais le maillage le plus intéressant unissait la jeune compagnie burkinabée Faso Danse Théâtre au conseiller dramaturgique Alain Platel, un des pères du collectif les Ballets C. de la B. ; *A Benguer* (qui signifie « l'autre côté ») aborde la brûlante question de l'immigration à travers un rap proprement africain, basé sur la voix (proche de celle des griots), nourri par des instruments traditionnels (le lolo et la kora). Entre danse et théâtre, la pièce allie superbement tradition et contemporanéité, distillant sa poésie tantôt grave tantôt légère.

La plongée vertigineuse dans la danse postmoderne et contemporaine constituait l'intérêt du festival DANCE 2006 de Munich. On avait ainsi l'impression de faire un tour d'horizon des avant-gardes en danse. À elle seule, la New-Yorkaise Trisha Brown faisait le pont entre la révolution esthétique des années 60-70 et la chorégraphie actuelle. Elle présentait, en deux temps, quatre courtes pièces des premières années de sa compagnie, à l'époque où sa danse se déployait dans des lieux publics, et trois œuvres



récentes (*how long does the subject linger on the edge of the volume...*, *Geometry of Quiet* et *Present Tense*) qui témoignaient de l'étonnant spectre stylistique de son travail. Ses pièces de jeunesse faisaient écho aux propositions plus proches de la performance qu'on retrouve chez les jeunes artistes d'aujourd'hui. Une actualité que venait appuyer une exposition sur le pionnier de la performance Allan Kaprow. Plus esthétisés, les brefs tableaux qui se succèdent dans *Incarnat*, chorégraphie de la Brésilienne Lia Rodrigues, rappelaient tout de même l'action-performance du postmodernisme. Inspirée de la violence omniprésente, intériorisée, des favelas cariocas, où son centre de création est installé, la chorégraphe multiplie les images-chocs, et sanguinaires dans un silence lourd, en laissant malgré tout une petite place à l'espoir.

*Un peu de tendresse bordel de merde* de Dave St-Pierre, présenté au festival DANCE 2006 de Munich. Photo : Dave St-Pierre.



## L'atout des tournées québécoises

Dans l'un ou l'autre de ces festivals, les chorégraphes québécois trouvent leur place, reflet de la diversité de notre propre répertoire chorégraphique. Le jeune chorégraphe montant Dave St-Pierre a lancé le festival DANCE en Allemagne avec sa nouvelle pièce *Un peu de tendresse bordel de merde*, qui sera présentée à Montréal ce printemps au Festival TransAmériques. La flamboyante Louise Lecavalier s'y trouvait aussi. La Compagnie Marie Chouinard a pour sa part clôturé, à guichet fermé, la Biennale de Lyon avec son *Sacre du printemps*, présenté avec l'orchestre de la ville, en guise de baptême de son nouveau chef, Jun Märkl.

Le gouvernement fédéral de Stephen Harper entend saborder les enveloppes destinées aux tournées artistiques si celles-ci ne s'avèrent pas efficacement utilisées? L'omniprésence des compagnies québécoises à l'étranger, dont nous témoignons ici, devrait suffire à convaincre qu'elles le sont. Au fil des ans, les tournées internationales sont devenues un atout essentiel au développement économique et esthétique des compagnies de danse, compte tenu des limites du marché québécois et canadien. Selon le bulletin statistique numéro 10 du Conseil des arts et lettres du Québec, « les tournées contribuent [...] à prolonger la durée de vie des productions québécoises, augmentent les revenus, tout en offrant aux artistes la possibilité d'accroître leur période d'emploi et d'enrichir leurs pratiques à la faveur des contacts avec des pairs et d'autres publics ». Une dynamique impossible à maintenir sans aide gouvernementale. De toutes les disciplines en arts de la scène que soutient le CALQ, la danse est celle qui génère le plus de revenus de tournées, soit 7,3 millions en 2003-2004, plus du tiers des recettes totales des tournées en arts de la scène. Elle dépassait même les revenus issus du secteur du théâtre, qui cumule pourtant le plus grand nombre de représentations et de tournées hors Québec. Pendant ce temps, la part publique de ces revenus déclinait de 27 à 21 % entre 2000 et 2004 (même si, en chiffres absolus, elle augmentait sensiblement). Le problème est que les coûts de production ne baissent pas avec la multiplication de l'offre de spectacle, comme le veut habituellement la mécanique économique. Résultat: si ce déclin de l'aide publique continue, les compagnies qui jusqu'ici compensaient en puisant dans leur budget de fonctionnement n'arriveront plus à joindre les deux bouts. Au-delà des pertes financières des artistes, c'est leur langage esthétique, qui s'enrichit justement au gré des échanges avec les artistes et publics étrangers, qui en pâtira... **■**